

ÉTAPE N°1

Réflexion sur le rôle des illustrations dans un livre

Il s'agira de mener avec les élèves une réflexion sur le rôle de l'illustration dans un livre, notamment au XIX^{ème} siècle.

Exemples de questions portant sur Balzac :

- Pourquoi Balzac a-t-il voulu faire paraître une édition illustrée de *La Comédie Humaine*, alors que l'insertion d'images dans un livre était à l'époque très coûteuse ?
- Quelles sont les contraintes artistiques liées à cet exercice ?
- En quoi ces contraintes ont-elles pu évoluer entre l'époque de l'édition Furne et notre époque ?
- Selon vous, un dessinateur a-t-il le droit de moderniser son illustration avec, par exemple, des habits, ou du mobilier contemporain ?

À partir des différentes illustrations de la médiathèque (thématique « Le Lys illustré »), un débat pourra être conduit sur les attentes des lecteurs en matière d'illustration et sur la part de créativité de l'illustrateur.

(Bibliographie : *Histoire de l'édition en France, tome 3, « Le temps des éditeurs »*, Roger Chartier, Henri-Jean Martin)

ÉTAPE N°2

Lecture d'image : *Le comte de Mortsauf* (édition Furne)

Travail de description (écrite ou orale) à partir du portrait. Les éléments développés dans la description de Balzac devront être traités (*parties du corps* : cheveux, forme du visage, nez, front, menton, pommettes, œil, bouche, menton, mains ; *silhouette* ; *habillement* ; *âge*). Il faudra aussi s'interroger sur l'origine sociale et le mode de vie du personnage représenté. Les élèves, justifiant leur choix, prendront conscience que des signes extérieurs sont révélateurs d'habitus.



Le comte de Mortsauf

Bertall (dessin), Barbant (gravure)

Bois gravé hors-texte paru dans l'édition Furne du *Lys dans la vallée*
d'Honoré de Balzac, 1844. Collection musée Balzac, Saché.

ÉTAPE N°3

« Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère, mais je fus assez intéressé par quelques traits principaux pour en rester à l'examen superficiel de sa physionomie. »

L'étude de cette phrase introductive permet de prolonger avec les élèves le questionnement sur les signes extérieurs en tant que révélateurs de personnalité. Le professeur pourra alors diffuser la **page n°39 du deuxième dossier d'épreuves corrigées** du *Lys dans la vallée* pour observer les changements effectués par Balzac.

Exemples de questions :

- Que désigne la paraphrase « le grand naufrage qui termina le dix-huitième siècle » ? Expliquez l'image.
- En quoi cette image est-elle développée par la suite ?
- Montrez que le comte de Mortsauf est présenté, par le narrateur Félix de Vandenesse (pourtant d'origine aristocratique lui-aussi), comme un homme d'un ancien temps ?
- En quoi le portrait physique illustre-t-il l'aspect moribond de cette vieille aristocratie provinciale dont M. de Mortsauf est, pour reprendre les termes employés par Balzac dans une lettre à Mme Hanska du 26 octobre 1834, « une individualité typisée » ?

Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère, mais je fus assez intéressé par sa physionomie pour en rester à l'examen superficiel des traits principaux. Quoiqu'il eût environ quarante-cinq ans, il paraissait approcher de sa soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le XVIII^e siècle. La demi-couronne qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau car le nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune non les efforts faits pour la dominer. Les pommettes saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint atestaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie son œil clair, jaune et dur, tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet sa bouche était violente et impérieuse; son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude du gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, et par le fait au-dessous de X. Le laisser-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur sa chaussure était sans élégance son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considèrent que la fortune territoriale. Ses mains brunes, nerveuses, grossies atestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Mais les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur ont influé sur son physique et sur son moral, il subsistait en lui des vestiges de noblesse; il avait, comme les vieux chevaux anglais, un reste de distinction et de bonnes manières qui reparaisaient en compagnie. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore usé, aurait facilement reconnu chez lui cette loyauté chevaleresque, ce sentiment d'honneur, ces convictions qui ne transigeront sur aucun point; il aurait admiré le lecteur à jamais acquis à la QUOTIDIENNE l'homme religieux, passionné pour sa cause, franc dans ses antipathies politiques, incapable de servir personnellement son parti, très capable de le perdre, et sans connaissance de l'état des choses en France. M. de Morts en

+ quelques traits principaux X age de 32

2
De
11
11
18
8
que
it
8

11
1. L S
1. L S
1. L S
1. L S + 1. L S
18
1e
1e 18
1i
H ai
l'immaculable de
si il est admire
H aut / H air

HHH oup
O monnaye

Fac-similé de la page n°39 du deuxième dossier d'épreuves corrigées du Lys dans la vallée

Extrait de Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*,
édition Furne, 1844, p. 276-277

Âgé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le dix-huitième siècle. La demi-couronne, qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil clair, jaune et dur tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse, son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Le laissez-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considèrent plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé, aurait facilement reconnu chez lui la loyauté chevaleresque, les convictions immarcescibles du lecteur à jamais acquis à la QUOTIDIENNE. Il eût admiré l'homme religieux, passionné pour sa cause, franc dans ses antipathies politiques, incapable de servir personnellement son parti, très-capable de le perdre, et sans connaissance des choses en France. Le comte était en effet un de ces hommes droits qui ne se prêtent à rien et barrent opiniâtrement tout, bons à mourir l'arme au bras dans le poste qui leur serait assigné, mais assez avarés pour donner leur vie avant de donner leurs écus.

ÉTAPE N°4

« La figure de l'émigré » : étude analytique d'un extrait du *Lys dans la vallée* et lecture croisée de deux textes théoriques

Étude du retour en arrière dans Le Lys dans la vallée

Dans l'extrait n°1, un retour explicatif permet au narrateur de clarifier les éléments déjà abordés dans le premier portrait du comte et d'accentuer la dimension historique du roman. On pourra noter qu'entre le premier portrait du comte et cette mise au point historique est inséré un développement sur M. de Chessel, nouveau parvenu qui constitue alors un contre-point à la figure de M. de Mortsauf.

Prolongement : lecture croisée de textes théoriques

- Supports*
- Extrait n°2 : Honoré de Balzac, Lettre à Mme Hanska, 26 octobre 1884 (publié dans *Écrits sur le roman*, textes réunis par Stéphane Vachon).
 - extrait n°3 : « Avant-propos » de *La Comédie humaine*, Honoré de Balzac, édition Furne, 1842.

La lecture croisée de la lettre à Mme Hanska et de l'*Avant-propos*, ainsi que l'ensemble des observations formulées à partir des extraits sur le comte de Mortsauf pourront apporter aux élèves de précieux éléments de réponse.

Exemples de questions pour la lecture croisée des textes théoriques

- Qu'est-ce que les mœurs ?
- Montrez, à partir de l'étude précise du premier paragraphe de la lettre à Mme Hanska, que Balzac recherche dans les *Études de mœurs* l'exhaustivité.
- À quelle autre activité artistique l'écriture des *Études de mœurs* est-elle comparée ? Relevez les termes qui vous ont permis de répondre dans les deux extraits.
- Quelles sont, selon Balzac, les principales oppositions entre les *Études de mœurs* et les *Études philosophiques* ? En quoi ces deux études sont-elles complémentaires ?
- Dans quelle mesure peut-on affirmer que le comte de Mortsauf est une « individualité typisée » ? Vous répondrez dans un texte argumenté, en n'oubliant pas d'expliquer l'expression « individualité typisée ».

(Bibliographie : Balzac, *Écrits sur le roman*, Anthologie établie, présentée et annotée par Stéphane Vachon)

Extrait n°1

Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*, édition Furne, 1844, p. 282-283.

Sa première éducation fut celle de la plupart des enfants de grande famille, une incomplète et superficielle instruction à laquelle suppléaient les enseignements du monde, les usages de la cour, l'exercice des grandes charges de la couronne ou des places éminentes. Monsieur de Mortsauf avait émigré précisément à l'époque où commençait sa seconde éducation, elle lui manqua. Il fut de ceux qui crurent au prompt rétablissement de la monarchie en France; dans cette persuasion, son exil avait été la plus déplorable des oisivetés. Quand se dispersa l'armée de Condé, où son courage le fit inscrire parmi les plus dévoués, il s'attendit à revenir sous le drapeau blanc, et ne chercha pas comme quelques émigrés à se créer une vie industrielle. Peut-être aussi n'eut-il pas la force d'abdiquer son nom, pour gagner son pain dans les sueurs d'un travail méprisé. Ses espérances toujours appointées au lendemain, et peut-être aussi l'honneur, l'empêchèrent de se mettre au service des puissances étrangères. La souffrance mina son courage. De longues courses entreprises à pied sans nourriture suffisante, sur des espoirs toujours déçus, altérèrent sa santé, découragèrent son âme. Par degrés son dénûment devint extrême. Si pour beaucoup d'hommes la misère est un tonique, il en est d'autres pour qui elle est un dissolvant et le comte fut de ceux-ci. En pensant à ce pauvre gentilhomme de Touraine allant et couchant par les chemins de la Hongrie, partageant un quartier de mouton avec les bergers du prince Esterhazy, auxquels le voyageur demandait le pain que le gentilhomme n'aurait pas accepté du maître, et qu'il refusa maintes fois des mains ennemies de la France, je n'ai jamais senti dans mon cœur de fiel pour l'émigré même quand je le vis ridicule dans le triomphe. Les cheveux blancs de monsieur de Mortsauf m'avaient dit d'épouvantables douleurs, et je sympathise trop avec les exilés pour pouvoir les juger. La gaieté française et tourangelle succomba chez le comte; il devint morose, tomba malade et fut soigné par charité dans je ne sais quel hospice allemand. Sa maladie était une inflammation du mésentère, cas souvent mortel, mais dont la guérison entraîne des changements d'humeur, et cause presque toujours l'hypocondrie. Ses amours, ensevelis dans le plus profond de son âme et que moi seul ai découverts, furent des amours de bas étage, qui n'attaquèrent pas seulement sa vie, ils en ruinèrent encore l'avenir. Après douze ans de misères, il tourna les yeux vers la France où le décret de Napoléon lui permit de rentrer. Quand en passant le Rhin le piéton souffrant aperçut le clocher de Strasbourg par une belle soirée, il défaillit. —«La France! France! Je criai: «Voilà la France!» me dit-il, comme un enfant crie: «Ma mère! quand il est blessé». Riche avant de naître, il se trouvait pauvre; fait pour commander un régiment ou gouverner l'État, il était sans autorité, sans avenir; né sain et robuste, il revenait infirme et tout usé. Sans instruction au milieu d'un pays où les hommes et les choses avaient grandi, nécessairement sans influence possible, il se vit dépouillé de tout, même de ses forces corporelles et morales. Son manque de fortune lui rendit son nom pesant. Ses opinions inébranlables, ses antécédents à l'armée de Condé, ses chagrins, ses souvenirs, sa santé perdue, lui donnèrent une susceptibilité de nature à être peu ménagée en France, le pays des railleries.

Extrait n°2 - Honoré de Balzac, Lettre à Mme Hanska, 26 octobre 1884
(publié dans *Écrits sur le roman*, textes réunis par Stéphane Vachon)

Les *Études de mœurs* représenteront tous les effets sociaux sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une manière sociale, ni un pays français, ni quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre, ait été oublié.

Cela posé, l'histoire du cœur humain tracée fil à fil, l'histoire sociale faite dans toutes ses parties, voilà la base. Ce ne seront pas des faits imaginaires ; ce sera ce qui se passe partout.

Alors la seconde assise sont les *Études Philosophiques*, car après les *effets* viendront les *causes*. Je vous aurai peint dans les *Études de mœurs* les sentiments et leur jeu, la vie et l'allure. Dans les *Études philosophiques*, je dirai pourquoi les sentiments, sur quoi la vie ; quelle est la partie, quelles sont les conditions au delà desquelles ni la société, ni l'homme n'existe ; et après l'avoir parcourue (la société), pour la décrire, je la parcourrai pour la juger. Aussi, dans les *Études de mœurs* sont les *individualités* typisées ; dans les *Études philosophiques* sont les *types* individualisés. Aussi, partout j'aurai donné la vie – au type, en l'individualisant, à l'individu en le typisant. J'aurai donné de la pensée au fragment, j'aurai donné à la pensée la vie de l'individu.

Extrait n°3 - Honoré de Balzac, « Avant-propos » de *La Comédie humaine*, édition Furne, 1842.

Le hasard est le plus grand romancier du monde : pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier. La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs. [...] Ce travail n'était rien encore. S'en tenant à cette reproduction rigoureuse, un écrivain pouvait devenir un peintre plus ou moins fidèle, plus ou moins heureux, patient ou courageux des types humains, le conteur des drames de la vie intime, l'archéologue du mobilier social, le nomenclateur des professions, l'enregistreur du bien et du mal ; mais, pour mériter les éloges que doit ambitionner tout artiste, ne devais-je pas étudier les raisons de ces effets sociaux, surprendre le sens caché dans cet immense assemblage de figures, de passions et d'événements.